

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Deux mots à propos de l'Odyssée (1)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1988, tome 84, p. 156-162

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Deux mots à propos de l'Odyssée

Au sortir de l'Iliade, notent certains critiques, on aborde avec l'Odyssée un roman d'aventures à la fois **sentimental** et **moralisant**. Ces deux adjectifs ont un petit air dépréciatif qui situent l'œuvre bien au-dessous de la grandeur épique et tragique de la guerre de Troie.

Acceptons-les pourtant. Les pages qui suivent voudraient seulement montrer combien d'une part les sentiments dont il s'agit y sont vrais, d'une parfaite justesse et d'une souveraine discrétion, et combien d'autre part (et par conséquent) la morale qui s'en dégage rejoint la vérité de l'homme sous la simplicité presque banale des mots. L'Odyssée, si l'on excepte les contes de fées, d'ogres et de sorcières qui remplissent les chants IX à XII, y trouve sa vraie grandeur.

Après avoir donné comme exemples quelques paroles ou quelques gestes pris dans l'un ou l'autre des 24 chants de l'œuvre, je m'arrêterai un peu davantage sur deux passages particulièrement célèbres.¹

I. Exemples éparés

a) I, 336-340 Les princes d'Ithaque et des îles avoisinantes recherchent en mariage Pénélope, la femme d'Ulysse que l'on croit mort. Qui arriverait à épouser la veuve s'emparerait ainsi du royaume. Depuis des années, ces jeunes goujats que l'on appelle les prétendants, se retrouvent

¹ Je considère, naïvement, que l'Odyssée peut être prise comme un tout. Je ne tiens donc pas compte des retranchements, transpositions et autres opérations chirurgicales auxquelles s'est livrée la critique depuis près de deux siècles. Nous avons un poème de quelque 12 000 vers dont la tradition croit pouvoir nommer l'auteur. Le plus simple, en ce qui nous concerne ici, est d'appeler ce poème Odyssée et son auteur Homère. Car il est toujours permis de donner raison à l'humour de Bernard Shaw : « L'Iliade et l'Odyssée ne sont pas l'œuvre d'Homère, mais d'un poète qui portait le même nom. »

chaque jour, et une partie de la nuit, à festoyer bruyamment dans la maison d'Ulysse, lui mangeant les meilleures bêtes de ses troupeaux et buvant les meilleurs vins de sa cave. Un aède, Phémios, apporte à la fête le concours de ses chants.

Il a choisi un jour de conter les malheurs que plus d'un héros a soufferts en rentrant de la guerre de Troie. Pénélope, qui habite à l'étage et entend tout ce qui se passe dans la grande salle du rez-de-chaussée, se met à pleurer en songeant à Ulysse. Elle descend de sa chambre et « ramenant sur ses joues son beau voile » (334), ne voulant montrer à ces buveurs effrontés ni son visage ni surtout ses larmes, elle s'adresse à l'aède : « Phémios, tu connais, pour charmer les gens, bien d'autres aventures...² Dis-leur un de ces chants, et qu'ils boivent leur vin en silence. Mais abandonne ce chant de tristesse qui me déchire le cœur. »

Il est très rare que Pénélope quitte sa chambre et se montre aux prétendants. Cette fois-ci, elle n'y tient plus. Ce qui me paraît remarquable, c'est la petite phrase, pitoyablement inutile, « qu'ils boivent leur vin en silence ». Tout le monde connaît le vacarme que peuvent faire, au milieu de la nuit, une centaine³ d'hommes plus ou moins avinés. Comme on comprend cette femme douloureuse : ne pouvant les mettre à la porte, elle voudrait au moins qu'ils lui épargnent leur chahut ! Cela est dit en quelques mots, sans que rien nous y ait préparés : justesse et sobriété d'Homère.

b) XIII, 44-45 Les Phéaciens, qui avaient recueilli Ulysse après son naufrage, mettent à sa disposition un vaisseau et un équipage pour le ramener à Ithaque. Il leur fait ses adieux : « Vous qui restez ici, puissiez-vous rendre heureux la femme de votre jeunesse⁴ et vos enfants.

² On connaît «les Amours d'Ares et Aphrodite», ce récit un peu coquin dont l'aède Démodocos réjouit les convives au banquet d'Alkinoos (VIII, 266-369).

³ Ils sont 108, si l'on en croit Télémaque (XVI, 247-255).

⁴ *De votre jeunesse*. On n'est pas très sûr du sens qu'il faut donner à l'adjectif *kouridios*. En grec classique, il sert surtout à désigner la femme légitime, par opposition à la concubine. Mais comme l'étymologie rattache cet adjectif au substantif *koré* (*kourê* chez Homère) qui désigne la jeune fille, beaucoup de traducteurs ont adopté la traduction que je leur ai empruntée. Le mot est riche d'affection, évoquant les fiançailles et les premiers temps du mariage. On pense irrésistiblement à de nombreuses paroles des prophètes depuis Osée ; tel Jérémie (2, 2) : « Je me rappelle l'affection de ta jeunesse, l'amour de tes fiançailles. » ou Isaïe (54, 6) : « Oui, comme une femme délaissée, Yahvé te rappelle. Répudie-t-on la femme de sa jeunesse ? dit ton Dieu. » A noter que l'adjectif se trouve aussi au masculin, quoique moins fréquemment : c'est ainsi que pour Pénélope, Ulysse est « l'époux de sa jeunesse » (XXIII, 150).

Que les dieux vous accordent toute prospérité et qu'à jamais le malheur épargne votre peuple. »

Lorsque l'on quitte quelqu'un qui vous a sauvé la vie, il est normal qu'on lui souhaite d'être heureux. C'est bien ce que fait Ulysse, mais d'abord il forme un autre vœu, admirable de délicatesse : que les hommes de Phéacie rendent heureux la femme de leur jeunesse et leurs enfants. C'est que son cœur à lui est plein de l'impatience de revoir la femme de sa jeunesse, son fils, son père, tous les siens ; comme il vient de le dire : « puissé-je à mon retour trouver chez moi sains et saufs ma femme et ceux qui me sont chers ! » (42-43)

Sentimentale et moralisante, la petite phrase d'Ulysse aux Phéaciens ? Peut-être, si on y tient ; mais surtout d'une telle qualité de cœur et d'un tact si sûr dans sa sobriété qu'on ne pourrait pas la trouver dans un mélo : « Adieu, mon cher ; puisses-tu rendre heureux ta femme et tes enfants ! »

c) XIII, 59-62 Nous sommes toujours au moment des adieux chez les Phéaciens. Ulysse va s'embarquer, mais c'est d'abord le rite du dernier vin que l'on partage : avant de se quitter entre amis, on boit encore un verre.⁵ Alors que tout le monde est encore assis, Ulysse se lève. Prenant la coupe qu'on lui a remplie, il la dépose dans les mains de la reine. C'est un geste de profonde vénération : il y a normalement des hérauts pour faire le service du vin, mais Ulysse veut ainsi témoigner sa reconnaissance à celle qui l'a reçu à son foyer.

Il se souvient de ce que Nausicaa lui avait conseillé de faire en arrivant au palais royal : « Traverse la grand-salle et va droit à ma mère. Elle est assise près du foyer... Là aussi est le trône de mon père... Passe devant lui et va embrasser les genoux de ma mère... Si son cœur se prend d'amitié pour toi, tu peux espérer revoir ceux que tu aimes. » (VI, 304-314)

Tout s'était bien déroulé ainsi. Maintenant, en une belle inclusion, les toutes dernières paroles d'Ulysse sont pour la reine. Il ne va pas dire merci ; son

⁵ Ne faisons-nous pas la même chose ? On peut noter que le vin tient une grande place dans l'Odyssee. Mentionnons seulement ces fameuses bouteilles que, depuis plus de vingt ans, on conserve au manoir d'Ulysse pour les déboucher le jour où, peut-être, il reviendra (II, 340-343). Vérité, saveur et simplicité de l'Odyssee : qui, parmi ceux qui ont la chance de posséder une cave, ne garde pas précieusement l'une ou l'autre grande bouteille à boire dans une grande occasion ?

geste digne et sobre était suffisamment éloquent. Mais quatre vers seulement, un souhait comme on en fait à ceux qu'on aime : « Sois heureuse, reine, à jamais, jusqu'à l'heure où viendront la vieillesse et la mort, puisque c'est notre lot à tous. Moi, je m'en vais. Mais toi, dans cette maison, trouve ta joie dans tes enfants, ton peuple et le roi Alkinoos. »

C'est direct, sans trémolo dans la voix, quoique chargé d'une émotion qui ne cherche pas à se cacher.⁶ Même la mention de la mort, qui pourrait sembler choquante, est d'un naturel parfait dans l'Odyssée : les personnages d'Homère ont trop de santé pour croire qu'on peut exorciser la réalité en refusant d'en parler. Ulysse souhaite à la reine d'être heureuse à jamais ; mais cet « à jamais », il le sait comme elle, aura une fin ; alors il n'éprouve aucune gêne à le dire. Ulysse pense en outre que pour une femme la plus vraie source du bonheur est dans ses enfants et son mari. Il y ajoute le peuple, car il s'adresse à une reine : à ses yeux, elle doit être la mère de son peuple.

Sentimental et moralisant ? Oui, si on l'explique pesamment comme je le fais et ne devrais pas le faire. Non, si on garde la discrétion et la délicatesse du poète.

II. Les adieux d'Ulysse et de Nausicaa (VIII, 457-468)

On sait comment la fille d'Alkinoos et Ulysse le naufragé se sont rencontrés sur la plage, alors que la jeune fille, qui avait fait la lessive de la famille dans un petit torrent, jouait au ballon avec ses servantes pendant que le linge séchait au soleil. On connaît aussi l'admirable discours d'Ulysse (« Je suis à tes genoux, princesse... ») où s'entremêlent subtilement les compliments les plus chaleureux pour sa beauté et les appels à sa pitié de femme. Nausicaa lui fournit des vêtements, puis elle l'accompagne jusqu'à l'entrée de la ville et lui indique comment se rendre au palais. Ils se quittent là et ne devraient plus se revoir, la jeune princesse n'assistant ni aux banquets ni aux joutes sportives que le roi donne en l'honneur de son hôte.

⁶ « Si son cœur se prend d'amitié pour toi », avait dit Nausicaa en parlant de sa mère ; on sent chez Ulysse la même amitié respectueuse.

Il y aura cependant une ultime rencontre, dont le récit, dans sa brièveté, est un petit chef-d'œuvre. Voici les vers d'Homère, traduits aussi fidèlement que possible.

- Nausicaa, ayant une beauté qui lui venait des dieux,
Se tenait près du montant de la salle bien construite ;
Elle admirait Ulysse, le regardant les yeux dans les yeux.
- 460 Alors, prenant la parole, elle lui dit ces mots ailés :
« Adieu, étranger. Qu'une fois arrivé dans ta patrie,
Tu te souviennes de moi, car c'est à moi la première que tu dois le prix de ton salut. »
Prenant à son tour la parole, le sage Ulysse lui dit en réponse :
« Nausicaa, fille du magnanime Alkinoos,
- 465 Si Zeus, l'époux d'Héra, le dieu du tonnerre, m'accorde
De rentrer chez moi et de voir la journée du retour,
Alors là-bas aussi je t'adresserai mes vœux comme à une déesse
Tous les jours ; car c'est à toi que je dois la vie, jeune fille. »

Pour saisir toute l'émotion qui se cache derrière la retenue des mots, il faut se rappeler un certain nombre de choses. Lors de leur rencontre sur la plage, Ulysse lui avait dit : « Aie pitié de moi, princesse. Après tant de malheurs, c'est à toi **la première** que je viens. » (VI, 175-176) Maintenant, sachant qu'ils ne se reverront plus, l'un et l'autre se souviennent qu'elle fut la première qu'il rencontra et qu'un lien s'était ainsi créé entre eux : le naufragé qui a tout perdu, nu comme un ver⁷, et la jeune fille qui l'accueille avec bonté, lui donne des vêtements et le prend en charge.

Sont-ils amoureux l'un de l'autre ? Homère est bien trop fin pour aller si vite et si loin ; la réalité est plus subtile, tout exprimée d'ailleurs en demi-teintes d'une admirable discrétion. Le poète ne nous a pas dit jusqu'à quel point les compliments dont Ulysse avait comblé la jeune fille à leur première rencontre traduisaient les vrais sentiments de son cœur⁸, mais il est difficile d'imaginer, tant les mots ont de ferveur et de délicatesse, qu'une jeune fille aussi radieuse ait pu le laisser entièrement indifférent. Ulysse a beau être le roi des menteurs quand c'est nécessaire, on n'a aucunement l'impression que, dans ce cas, il n'ait rien éprouvé devant tant de beauté. Après tout, même le cœur rempli de l'image de Pénélope qu'il n'a plus revue depuis vingt ans, il reste un homme comme tout le monde.

⁷ Il a tout juste cassé une branche à un buisson pour masquer sa virilité.

⁸ Homère nous avait d'ailleurs prévenus qu'Ulysse, en adressant son discours « à la douceur de miel », en attendait aussi un certain profit (VI, 148).

On en a d'ailleurs une confirmation presque imperceptible mais indubitable au chant XIV, vers 314-320. Ulysse vient d'aborder à Ithaque. Il rencontre le porcher Eumée qui ne le reconnaît pas. Pour expliquer sa présence sur l'île et conserver son incognito, il s'invente une biographie et des aventures très proches de la réalité, mais modifie tous les noms propres et les détails qui pourraient le trahir. Voici ce que devient, dans ce contexte, son naufrage sur la plage des Phéaciens d'Alkinoos :

- Le dixième jour (de la tempête), par une nuit noire,
315 Le grand flot qui me roulait m'approcha de la terre des Thesprotes.
Là, leur roi Phidon, m'accueillit sans rançon ;
Car son fils, m'ayant trouvé engourdi
Par le froid et la fatigue, m'avait mené chez lui,
M'ayant fait lever et pris par la main jusqu'à son arrivée au palais de son père.
320 Il m'avait donné des vêtements, un manteau et une tunique.

Si on excepte la localisation chez les Thesprotes, il n'y a dans tout ceci qu'un seul fait inexact : la substitution du **fi**ls du roi à la **fi**lle d'Alkinoos. Substitution d'autant plus significative qu'elle était parfaitement inutile. C'est comme s'il y avait, dans la mémoire d'Ulysse, un souvenir trop intime et trop secret pour qu'il le mêle à la série de mensonges qu'il est en train de débiter. On dirait, si on ne craignait d'aller trop loin, que l'image qu'il conserve de Nausicaa a quelque chose, pour lui, d'intouchable. Par contre, le détail qu'il ajoute : « Le fils du roi **me prit par la main** pour me conduire à la maison de son père », n'est faux qu'en apparence : même si les choses ne se sont pas matériellement passées ainsi, cela traduit parfaitement la manière dont Nausicaa s'était chargée de lui.

On peut noter encore deux détails. Ulysse promet de garder « tous les jours » le souvenir de Nausicaa, « là-bas aussi », c'est-à-dire lorsqu'il aura retrouvé sa femme Pénélope ; or on sait ce que cela représente pour lui. D'autre part, tandis que sur la plage il ne lui avait toujours donné que le nom de **princesse**, alors qu'il ne savait pas qui elle était, il se contente ici, pour la première et dernière fois, de l'appeler **jeune fille**. Ce mot, qui est le dernier et qu'on n'attendait pas, possède, dans sa simplicité, une valeur émotionnelle discrète mais indubitable.

Voilà ce que l'on peut soupçonner des sentiments d'Ulysse. Pour Nausicaa, le poète, et c'est parfaitement compréhensible, s'est montré plus explicite. La

nuit même qui précède la rencontre de la plage, elle avait rêvé de mariage, dont pour elle le temps approchait (VI, 27), et ce n'est pas pour rien qu'Ulysse en avait par deux fois évoqué l'image (vv. 158-159 et 180-185).

Puis, lorsque Ulysse se fût baigné et vêtu, et qu'Athéna eut répandu la grâce sur sa tête et ses épaules, il était revenu s'asseoir sur un rocher au bord de l'eau, « et la jeune fille le contemplait » (v. 237). Ces derniers mots, placés en fin de vers, en disent long dans leur brièveté, selon une technique du poète que nous connaissons bien maintenant.

Peu après, Nausicaa se prend à rêver tout haut devant ses compagnes : « Si seulement c'était un tel homme qui était appelé mon mari, qu'il habite ici et qu'il lui plaise d'y rester ! » (244-245) Certains scholiastes byzantins jugeaient ces vers « inconvenants pour une jeune vierge ». Mais pourquoi Homère aurait-il dû avoir, en matière de convenance, l'étroitesse d'esprit des pédants ? D'ailleurs un critique de l'antiquité louait au contraire ces vers comme venant « d'une âme bien disposée pour la vertu ». Mais laissons les discussions inutiles. Acceptons tout simplement le texte tel qu'il est, en admirant plutôt le naturel d'Homère : la vérité des sentiments lui importait plus que le respect des prétendues convenances.⁹

Notons pour terminer que c'est Nausicaa qui a provoqué cette dernière rencontre. Ulysse venait de prendre son bain et c'est elle qui s'était placée, pour le voir « les yeux dans les yeux », à l'entrée de la salle du festin¹⁰. Ce furtif face-à-face, entre deux portes, respecte-t-il les convenances quand c'est « une jeune vierge » qui en prend l'initiative ? Peut-être que non, mais si le poète ne l'avait pas voulu ainsi, nous serions privés d'une scène délicieuse et nécessaire : Ulysse et Nausicaa ne pouvaient pas se quitter sans se dire adieu, un adieu qui est, en fait, d'une grande richesse dans ce qu'il dit et dans ce qu'il laisse deviner.

(A suivre.)

Joseph Vogel

⁹ Les mêmes sottises ont fait rejeter le savoureux passage des vers 273-290 de ce même chant VI, qu'il faudrait avoir le temps de relire.

¹⁰ « Sortant de la salle de bain, il allait se mêler aux hommes qui buvaient le vin. » (456)